

*Allez révéler les petits secrets des puissants :  
qui sait ? peut-être vos amis auront-ils assez  
de courage pour fleurir votre tombeau ?*

Szibor

## SUNT LACRIMAE RERUM

Le Cercle ? Il suffisait de sentir sous ses doigts la rampe de l'escalier de ciment pour passer, instantanément, du monde extérieur à l'atmosphère si particulière de nos réunions. Chacun de ces soirs, c'était dans la cage d'escalier qu'elles commençaient vraiment. Une odeur familière, vieille et sucrée, qui évoquait ces bonbons enveloppés d'un papier brillant, et probablement échappée de l'appartement d'une locataire âgée habitant à un étage inférieur, précédait celle du café de Viktor, si corsé qu'il nous tenait éveillés jusque tard dans la nuit, à notre plus grand plaisir.

Il me suffisait de saisir cette rampe froide et souvent humide pour abandonner sans m'en rendre compte mes préoccupations quotidiennes, si communes, si inutiles comme elles le sont toutes quand on veut bien y réfléchir, et entrer pour quelques heures dans un espace dont elles seraient bannies. Qu'un tel changement pût être si facile et si rapide, voilà qui à l'époque n'éveillait en moi aucun étonnement, et semblait tout naturel : nous venions d'entrer au Cercle, c'était tout.

Les marches qui menaient au troisième étage, juste sous les combles, ne se comptaient jamais qu'au retour, lorsque nous devions les descendre et que la fatigue s'appuyait enfin sur nos épaules, en se frottant les yeux comme nous, l'esprit vidé mais serein, et la bouche sèche d'avoir tant parlé. Ces retours étaient généralement silencieux et rapides, exécutés dans la respectueuse discrétion qui sied au sortir d'un temple. Dans la rue seulement nos conversations reprenaient, revenues aux considérations banales oubliées entre-temps. Il faisait toujours si chaud là-haut, ce dont personne

ne s'est jamais plaint tant cette question semblait secondaire, que nous frissonnions en revenant au-dehors, même dans les nuits claires de notre court été.

Dire que nos conversations à ces réunions étaient d'un niveau soutenu ne serait pas exact. Les sujets débattus n'avaient rien de trop élitiste, et l'impression de sérieux presque hermétique qui pouvait naître de certains débats disparaissait dès la réunion suivante. Nous parlions de tout et de rien, mais avec une conviction qui rendait nos débats ardents comme des procès de première importance. Il faut reconnaître cependant qu'il y était essentiellement question d'art, et de littérature plus que tout autre. La politique n'est entrée aux discussions du Cercle qu'en raison des événements extérieurs, petit à petit, et principalement à cause d'Andeli, qui nous tenait toujours bien informés sur ces questions. Quant aux sujets plus personnels, portant sur les liens qui nous unissaient, ce n'est que dans les derniers moments qu'ils se sont imposés, au temps où venir rue Vexö tenait plus de l'acte de volonté que du besoin de se détendre. Mais le monde autour de nous avait changé, le petit cénacle en dépendait bien plus que nous ne le croyions, et rien n'aurait pu nous épargner ce qui est arrivé alors, même si nous avions eu plus de temps pour réagir.

Des usages s'instaurèrent très vite, comme par exemple de laisser au dernier arrivé le soin d'aller ouvrir au suivant, qui venait de frapper trois coups secs à la porte – autre usage, imité d'une habitude qu'avait Elvinn. Viktor, bien sûr arrivé le premier, s'affairait d'abord dans la cuisine au café dont nous faisons une consommation redoutable, pendant que Maria disposait les tasses sur la table basse, en fer orné de rotin, qui occupait le centre du salon. C'était l'usage, une fois encore, même si aucun de nous ne semblait y prêter attention, et un soir qu'elle arriva en retard, personne n'avait pensé à sortir les tasses du placard d'acajou pour servir le café depuis longtemps froid.

La cuisine était petite, encombrée d'un énorme four en fonte aussi vétuste qu'inutile en raison des deux plaques électriques installées là par d'anciens locataires, et nous nous en servions comme d'une poubelle rituelle, notre

“Moloch” : c’était en effet dans sa gueule sinistre que nous jetions solennellement les ouvrages ou articles unanimement condamnés par le Cercle. Une facétie que l’un de nous payait chaque mois, à tour de rôle, en vidant l’estomac du monstre pour en verser le contenu dans le vide-ordures. Le placard d’acajou, tabernacle renfermant non seulement les tasses mais encore les couverts qui nous servaient les fois où nous organisions une soirée à thème, était coincé entre l’évier, réservé à leur bain lustral de fin de réunion, et la vitre étroite donnant sur la cour, juxtaposition verticale de trois carrés de verre, dont deux étaient dépolis, d’où son surnom de vitrail.

Pas de porte entre la cuisine et le salon, si exigü en apparence, où j’étais étonné de nous voir tenir tous à notre aise, alors qu’il me parut si grand, des années plus tard, quand j’y revins et le trouvai vidé de ses meubles. Autour de la table basse se déployaient un long canapé pouvant accueillir quatre personnes, deux fauteuils et trois chaises, dont l’une, près du poêle, était en quelque sorte devenue la place réservée au vieux Sors, qui n’en bougeait jamais, même aux soirs d’été. Le long des murs, sur le papier jaune passé au soleil, des étagères et une petite bibliothèque où Viktor avait apporté quelques livres trouvés chez des bouquinistes, et où nous nous mîmes à entreposer, en communauté, nos trouvailles livresques des marchés aux puces. C’étaient des textes rares ou originaux, tous genres confondus, que chacun achetait selon ses goûts et dont l’éclectisme était le reflet de nos entretiens.

Un passage donnait sur le vestibule attenant au palier, petit sas où nous laissions parapluies et pardessus, et deux portes nous séparaient l’une d’un cabinet de toilette, sans ouverture sur l’extérieur, et l’autre d’une chambre orientée au sud, véritable étuve l’été, et meublée seulement d’un sommier et d’un tabouret en guise de table de chevet. Il est vrai qu’à l’origine personne ne devait habiter le local de notre cénacle en permanence. Une grande fenêtre, enfin, donnait sur l’ouest, au-dessus d’une rue tranquille, à deux pas de l’Université où trois d’entre nous enseignaient.

Les soirs d’été, car ce sont eux surtout qui me restent en

mémoire, nous ouvrions la fenêtre un peu avant le crépuscule, et laissions entrer la lumière chaude et dorée dans l'appartement. Les conversations finissaient par s'éteindre peu à peu, et dans le silence naissant où s'estompaient même les bruits de la capitale, nous tournions nos chaises vers le dehors pour contempler longtemps le soleil couchant, recevant ses rayons dans une communion d'esprits qui rendait les mots inutiles, et durait encore après que le ciel était devenu sombre. Sors, resté le dos à la fenêtre pour s'y chauffer, comme si le poêle à son côté n'y avait pas encore suffi, rompait alors le silence en parlant de rafraîchissement de l'air, et nous fermions la fenêtre pour revenir à nos discussions.

L'immeuble qui abritait l'appartement datait des premières années après la guerre, au moment des insurrections dans l'Est. Cette crise rendait alors le problème du logement d'autant plus grave qu'elle chassait des réfugiés vers Borghavan, la capitale, déjà engorgée par les familles sans abri. Les troupes d'occupation alliées coûtaient considérablement à l'État, plus encore depuis que la révolte avait éclaté à Ortaseel, et le gouvernement se mit à bâtir beaucoup, dans un petit espace, en privilégiant l'aspect solide et durable des nouvelles constructions aux dépens de leur confort.

Néanmoins, les immeubles érigés sur les espaces verts autour de l'Université ne dépassèrent jamais trois étages pour une raison inconnue, que nous espérions être le désir de l'architecte de rendre à ce quartier un air d'autrefois, comme le laissaient supposer de rares photographies en couleurs, montrant qu'alors notre bâtiment avait même été peint en vert tendre, avec quelques décors en trompe-l'œil pareils à ceux de la vieille ville. Le crépi était tombé depuis longtemps, laissant à l'ensemble une allure indéfinissable.

Les locataires eux-mêmes, au peu que nous savions d'eux, étaient tout aussi indéfinissables, faits du plus banal ordinaire, population silencieuse et soumise vivant à petits pas sa petite vie simple. Était-ce dû à l'épaisseur insoupçonnée des cloisons ou à leur patience docile ? ils ne se manifestaient pas lorsque nous organisions une soirée à thème ou fêtions un événement joyeux. Cela ne manquait pas de

produire un plaisant vacarme, évanoui très vite quand nous en prenions nous-mêmes conscience, mais revenu tout aussi vite après la reprise des conversations.

Quant aux alentours, c'étaient de petites rues étroites, voire de simples ruelles comme celle qui longeait la façade sud de l'immeuble, le plus souvent rendues piétonnes par la force des choses, étant donné que de nombreux étudiants, inscrits à l'Université tout près de là, les envahissaient dès les premiers beaux jours, sortant sans autorisation les tables des nombreux cafés du quartier pour les installer dans les rues – ce qui était devenu une tradition estudiantine. La particularité des bâtiments construits à Borghavan à cette date, rappelons-le, est qu'ils étaient prévus pour être aménagés en petits commerces au rez-de-chaussée, ce en quoi notre immeuble faisait pourtant exception.

En s'éloignant un peu plus, on gagnait vers l'est la vieille ville, bien moins jolie qu'elle ne l'est devenue grâce aux travaux menés pendant les années de dictature, et un peu plus au nord au parc Rusys, vaste espace de tranquillité qui fut l'objet de nombreuses promenades. Prendre vers le sud aurait mené à l'estuaire, avec son port militaire et les grandes façades jaunes et blanches du palais présidentiel, dont on pouvait apercevoir les toits depuis la chambre de l'appartement. Je me souviens que Sors s'étonnait toujours que la ville fût si grande alors que, disait-il, on la parcourt si vite, même en marchant. Nous avons bien sûr repéré dès les premiers temps les maisons où nous habitions, à l'exception de celle de Viktor, qui se situait à la périphérie vers le nord-est, non loin du fleuve, et se trouvait donc impossible à voir depuis l'appartement, même par le vitrail qui donnait sur la cour intérieure.

\*\*\*

Si j'ai finalement entrepris d'écrire les nombreuses pages qui suivent, c'est pour porter témoignage de ce que nous étions, de ce que nous avons vécu dans ces années si troublées. Les grands événements s'expliquent souvent par de petits faits, dit-on, et bien qu'aucun d'entre nous – je ne

tiens pas Leidkross pour un des nôtres – n’ait laissé son nom dans la grande histoire de notre pays, il me semble nécessaire de raconter la petite histoire de ceux qui, plus que d’autres, ont touché aux secrets des bouleversements d’Eklendys en ce temps-là.

Tout est vrai. Je n’ai souhaité modifier aucun des noms des protagonistes, par souci de vérité, et par respect pour leur courage : ils ont accepté de me confier leurs souvenirs sans fausse pudeur, même en ce qu’ils ont de plus personnel, voire de plus intime. Je pense bien sûr à Klara, qui aurait pu garder le silence sur son drame et laisser inexplicées toutes ses conséquences. Quant à ceux qui ne sont plus là aujourd’hui, c’est grâce aux témoignages des autres membres du Cercle, et presque toujours en accord avec mes propres souvenirs, que leurs actions ou pensées ont pu être rendues avec précision. Dans le cas d’Elvinn et d’Andeli, c’est naturellement à leurs journaux intimes que j’ai eu recours. Si tout dans ce récit n’est pas exact, c’est au moins ce que je crois le plus proche de la vérité.

Certes, un livre comme celui-ci aurait eu bien plus de mal à voir le jour avant le décès de Leidkross, mais je l’aurais entrepris malgré tout. Et si l’on ne se venge pas d’un mort, on peut au moins flétrir sa mémoire. Qu’on me pardonne donc d’avoir contre lui la rage des vaincus : le mal qu’il nous a fait ne se pourra jamais absoudre.

Considérons cette première partie comme un prélude. En vérité, elle a été composée après les six autres, elles-mêmes revues depuis à la lumière des événements racontés ici, en raison du récent témoignage de Klara, qui remettait tout en question et apportait à certains faits une explication convaincante. Je sais combien cette véritable confession lui aura été difficile, et tiens à l’en remercier une fois encore.

*Il y a un moment pour tout et un temps pour chaque chose sous le ciel : un temps pour se taire et un temps pour parler, un temps pour aimer et un temps pour haïr.*

Et ce temps-là est venu.